

La porte ouverte

La porte de la cuisine est grande ouverte. Sur la grande table, des affaires d'écoliers en désordre. Quatre chaises autour de la table, deux repoussées, une autre renversée. Le feu est allumé sous la grande casserole posée sur le réchaud. On dirait que ceux qui vivent là sont partis brusquement.

Un peu plus tôt un homme essoufflé a traversé la cour de la ferme, s'est encadré dans l'ouverture de la porte, tenant d'une main un vélo.

— « Marie ! Marie ! Ton homme, il vient de traverser le village, il arrive ! »

La femme avait attrapé le plus petit des enfants par la main et s'était précipitée sur la route. Son homme ? Prisonnier de guerre, il avait pu envoyer des nouvelles de temps en temps, mais rien depuis quelques mois. L'angoisse la rongait. Mais voilà qu'il revenait. Cinq ans, cinq ans qu'elle ne l'avait pas vu. L'âge du petit, conçu juste avant son départ. Les deux autres enfants, une fillette d'environ dix ans et un garçon plus jeune, suivaient, se tenant eux aussi par la main, comme pour se rassurer l'un l'autre.

Dans la cuisine seul est resté le chat. D'un bond léger il a atteint le rebord intérieur d'une fenêtre et, le corps tendu, il regarde dehors.

Le chat a disparu. Les deux garçons mettent la table, posant verres, couverts et assiettes creuses, en silence. Leurs gestes semblent gauches, empruntés. L'homme est assis, l'air épuisé. La femme a posé devant lui du pain, du beurre, un morceau de fromage, une cruche d'eau fraîche. Il a remercié et commencé à manger tout doucement. La fillette revient du jardin avec un saladier empli de grosses fraises qui embaument.

Les voilà tous assis autour de la table. La femme a servi la soupe. Les enfants n'osent pas parler, ni bouger, à peine manger. Ils regardent cet homme, cet étranger à la tête rasée, aux joues creuses, sale, déguenillé. Le petit semble apeuré. La femme caresse sa joue et donne à chacun un bol de fraises. « Mangez, les enfants et allez dans votre chambre. Votre père a fait un très long voyage, il faut qu'il se repose. »

Un cuveau de bois, celui qui sert aux lessives et au bain des enfants est près de la fontaine. Sur un tréteau la femme a déposé une serviette et des vêtements propres. L'homme détache avec un couteau de petits copeaux d'un bloc de savon noir qui tombent dans l'eau tiède, puis il commence à se déshabiller. La femme veut ramasser la veste et la chemise tombées à terre.

_ « Laisse, dit-il, laisse. Demain je brûlerai tout ça. Mais d'abord, je veux me laver. Si je ne te rejoins pas cette nuit, ne m'en veux pas. Il me faut un peu de temps, de calme, réaliser que je suis ici. Je suis tellement fatigué... » La femme l'effleure du bout des doigts et rentre doucement dans la maison.

Les enfants se sont couchés seuls. Vont-ils réussir à s'endormir ? Quels rêves peupleront leurs nuits d'enfants ? Le plus petit dort mais il s'agite, marmonne quelques paroles incompréhensibles. Les deux autres vont longtemps chuchoter dans le noir. « Est-ce vraiment notre père ? Je ne l'ai pas reconnu. Et toi ? Moi tu sais, j'étais trop petit quand il est parti, mais il n'a pas l'air de sa photo. Celle du buffet quand il s'est marié avec maman ? Oui. C'est la guerre qui lui a fait ça, tu sais. Oui, ça me fait peur la guerre et notre père aussi. Oh, demain ça ira mieux, sûrement, il faut qu'on s'habitue, lui aussi, il ne nous a pas vus depuis longtemps. T'es contente qu'il soit revenu ? Oui, c'est notre père. Toi, t'es pas content ? Je n'sais pas... »

Mais laissons-les et retournons dans la cuisine. Elle est vide, à nouveau. Le chat n'a pas reparu. La table est débarrassée, la vaisselle empilée dans l'évier. La femme est dans l'étable sombre qu'éclaire faiblement une ampoule jaunâtre. Elle termine la traite. A l'intérieur d'elle, pensées et questions se bousculent, l'affolent. Son homme comme il est maigre. Comme il avait faim. Comme il est sale. Avec de vilaines piqûres sur les avant-bras. Viendra-t-il la retrouver cette nuit ? Les enfants. Ils avaient l'air emprunté, inquiet. Le petit surtout. Il faudra les rassurer demain. Aller voir en rentrant s'ils se sont endormis. Pourquoi ne parle-t-il pas ? Ou si peu... Peut-être demain ? Quand il sera un peu reposé.

La nuit est tombée. Dans la cour on peut apercevoir l'homme assis dans le cuveau, les genoux repliés sur la poitrine. Au loin, un chien aboie. Le chat glisse silencieusement le long de la grange. Tout est calme.

Dans la cuisine, la vaisselle est faite. La femme éteint la lumière, s'appuie à l'évier et regarde dehors. Alors, en elle, éclate la joie : une joie trouée d'inquiétude mais une joie immense. Son homme est vivant. Il est revenu.

Le jour d'après, la femme se lèvera tôt et sortira dans la cour. Son homme dormira encore près de la fontaine, enroulé dans la couverture du cheval. Elle ira traire les vaches et quand elle sortira de l'étable il sera en train de se passer de l'eau sur le visage. Elle s'approchera de lui, posera sur lui une main légère. Il lui fera un pauvre sourire. « Excuse-moi dit-il, j'ai dormi dehors. Cinq ans, enfermé, entre l'usine et les baraquements... Excuse-moi, j'étais si fatigué, si affamé, si sale. J'ai dû faire peur aux enfants ». Elle répondra qu'ils vont s'habituer à lui et puis il est propre maintenant, avec ses vrais habits.

Ils rentreront dans la cuisine. L'homme se rasera près de l'évier. La femme préparera du café. Le chat entrera précautionneusement et la femme lui donnera du lait.

Le jour d'après, doucement, l'homme réapprendra à être un homme libre. Le jour d'après, doucement, il réapprendra à être un époux et un père. Tous ensemble ils sortiront les vaches. Puis avec ses enfants il ira nourrir les lapins, ramasser les œufs, voir le cheval dans son pré. En revenant le petit donnera timidement la main à son père, les plus grands les encadreront en souriant d'un air entendu. Le jour d'après, il ne dormira pas dans la cour mais dans son lit avec sa femme.